Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 10

Artikel: Lo bosset dé chindrès
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185706

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

posé le pan ou panneau ou filet à loups, se nommait le Dupanloup.

Un Pelletan est un ouvrier qui pêle l'écorce des jeunes chênes, et un Pelleport écorche les porcs : c'est un nom de charcutier. Pellevilain est un sobriquet donné à quelque seigneur ou a quelque intendant qui prenait plaisir a écorcher le pauvre monde.

Un Pellevilain peut être de nos jours un excellent démocrate, de même qu'un grand nombre de familles ayant des noms de métiers fort humbles sont arrivées à de hautes positions sociales. C'est là, en grande partie, ce qui nous intéresse dans l'étude de ce groupe de noms. Elle nous permet de constater un lent et continuel progrès des couches inférieures ».

Monsieur le Rédacteur,

Je ne suis pas militaire ; je suis au contraire membre de la *ligue de la paix*. Mais cela ne m'empêche pas d'aimer mon pays, d'aimer la Suisse et de croire que la défense de son territoire et de son honneur est un des premiers devoirs de tous les citoyens capables de porter les armes. Je suis, comme bien d'autres, convaincu qu'en cas de danger le patriotisme serait le meilleur rempart que nous opposerions à l'ennemi qui voudrait violer notre territoire et notre neutralité. — Cependant, je crois aussi une chose : c'est que dans notre siècle de science les conditions de la défense, comme celles de l'attaque ont changé et que le peuple qui se croit assez fort pour se passer de cette science dans la guerre subira infailliblement le sort des industriels riches qui estiment pouvoir se dispenser de perfectionner leur outillage et leurs engins : ils se ruinent et disparaissent. — De plus, je pense que le proverbe rustique, *à chacun son métier et les vaches seront bien gardées*, doit trouver son application même dans les démocraties. Or, sans vouloir limiter en quoi que ce soit l'intervention du bon sens populaire dans les questions publiques, il me paraît qu'avant d'élever la voix de la critique sur des projets à peine ébauchés et dont les spécialistes et les fonctionnaires responsables s'occupent, il serait tout au moins convenable d'attendre qu'ils se soient prononcés.

Ces réflexions, M. le Rédacteur, me sont suggérées par l'article que vous avez publié au sujet des fortifications de la Suisse, article qui, permettez-moi de vous le dire, dépasse les limites que vous avez généralement assignées au cercle de vos critiques, soit sérieuses, soit humoristiques. — Il est possible que le projet de fortifier les passages et les points faibles de notre territoire soit absurde ; je n'en sais rien ; mais j'ai confiance que les hommes qui s'en occupent agiront pour le bien de la patrie et qu'ils cherchent à ce que la nation suisse ne soit jamais obligée de faire aux nations belligérantes l'humiliante réponse que la Roumanie dut faire à la Russie, lors de l'envahissement de la Turquie par cette dernière : passez, je suis trop faible pour me défendre...

Oui, j'ai confiance dans les pouvoirs chargés de veiller au maintien de notre honneur et de notre neutralité, malgré toutes les suspicions dont il sont l'objet dans notre canton. On peut être Vaudois par d'autres moyens que celui du dénigrement systématique, lequel n'a jamais rien fondé de solide ni d'honorable. — Et puis ne vous semble-t-il pas, monsieur le Rédacteur, que la voix du canon qui tout à l'heure répandait au loin l'annonce de l'accomplissement d'un des plus grands événements pacifiques de notre siècle, événement qui fait tressaillir d'aise et d'orgueil tout le monde civilisé, devrait nous rendre modestes dans nos présomptions, nous qui avons méconnu cette œuvre de génie et lui avons refusé notre concours confédéral ? — Le temps ne serait-il pas venu de rentrer en nous-mêmes, de nous livrer à un examen plus sérieux des choses qui intéressent la prospérité de la Suisse et de tendre une main loyale à tout ce qui nous paraîtra bien ?

Pardonnez ces quelques lignes écrites sous l'empire d'un sentiment pénible, et croyez-moi, cher rédacteur, votre bien dévoué.

L. C.

Nous avons accueilli la lettre qui précède, comme nous avons accueilli, il y a huit jours, l'article qui l'a provoquée ; mais nous laissons à nos lecteurs le soin de juger entre ces deux manières de voir, étant tout à fait incompétents en matière de fossés, de bastions, de retranchements, et n'ayant jamais vu d'autres fortifications que celles d'Aclens, défendues et enlevées avec une égale courtoisie de part et d'autre.

Néanmoins, tout en reconnaissant qu'il y avait quelque exagération dans l'attaque, nous ne pouvons nous empêcher de constater dans la lettre de M. L. C. ce fait assez étrange, qu'il applaudit à la fois au percement du Gothard, œuvre de paix, et aux projets de fortifications, œuvre de guerre.

Du reste, les opinions les plus diverses sont émises sur les conséquences que pourrait avoir le chemin de fer du Gothard. Les uns n'ont que de l'admiration pour ce triomphe de l'homme sur la nature, pour cette nouvelle voie ouverte à la civilisation, au progrès et à la fraternité des peuples. Les autres, moins confiants, moins enthousiastes, s'écrient : « Il n'y a plus d'Alpes ! Déjà les journaux d'outre-Rhin font remarquer qu'il s'est établi dans le tunnel, immédiatement après l'ouverture de la dernière paroi de rocher, un courant d'air allant du *Nord au Sud !...* Les Allemands se propagent avec une effrayante rapidité, et il arrivera un moment où, faute de ressources, il s'infiltreront partout. Le Gothard est un canal tout trouvé, qui dégorgera bientôt des cargaisons de Germains dans les riches campagnes de la Lombardie ! »

Eh bien ! en de telles éventualités, nous semble-t-il, nous n'aurions pas le moins beau rôle. Une seule chose serait à faire, qui vaudrait bien les fortifications projetées : laisser passer les Allemands, puis boucher le trou.

Lo bosset dé chindrès.

Lo vîlho Copineau viquessâi tot mârè solet dein 'na crouïe cambuse que n'avâi pas revu lè maîtrès du mé dè treinte ans ; assebin l'arâi faillu cein vairè ; l'étâi onco pî que lè villiès casernès dè Lozena, que l'ont déguelhi. Lè contreveints n'aviont pemin d'angon ; la mâiti dâi carreaux étiont d'achettès et dè papâi cassâ. Lo tâi étâi pliein dè gottâirès que quand pliovessâi lè détai n'allavont pas, vu que tota la pliodze passâvè eintrémi lè tiolès que restâvont. Lè mourets n'aviont pè rein dè mortier ; on vayessâi totès lè pierrès ; l'est po cein que lè petits bouébo amâvont gaillâ allà djuî à la pîda vers tsi Copineau, pace que poivont bin mî eimbriyi lè botons contrè lè pierrès dè la mouraille què se l'avâi étâ reimbotchâ. Et per dedein ! quinna misère ! Lè péclliets dâi portès, lè saraillès, tot étâi ein debrelingue ; lè carons étiot tot uses ; lo pliantsi tot grebolu ; enfin quiet ! po dâo vîlho, l'étâi dâo vîlho, et dè bio savâi que y'avâi dâi z'aragnès pertot.

L'est don quie que demâorâvè Copineau, que n'avâi pas lo moïan dè pahi on gros lohi, et que fasâi cauquiès dzornâ po cein tsi lo propriétéro que s'étâi bâti on autra mâison et que ne sè servessâi dè clliasiquie què po remisâ totès sortès dè bregandéri pè la grandze et pè l'étrablio.

Quand Copineau mourece, dou dè sè névâo que restâvont dein lo défrou vegniront po l'einterrâ, et quand viront que n'iavâi tsi l'oncllio què dâo rebut : dâi chaulès boâitâosès, onna trablia que brelantsivè, on gardarobo tot cirenâ, renonciront à la succeschon, kâ n'iavâi pas dè quiet pahi lè frais et lè dettès dè Copineau, et la Justice dè pé fe misâ totès clliâo brisquès et clliâo nippès.

Lo dzo dè l'einçan, lè dou nevâo revegniront quand mémo po se dâi iadzo y'avâi oquiè dè bon à misâ et quand tot fe quasu fini, on vesin qu'étâi quie et que savâi que lè dou nevâo à Copineau étiont dâi coo que sè sariont prâo trossâ 'na tsamba po l'âi preindrè on crutz, se y'ein avâi z'u ion dedein, sè peinsà : du que sont dinsè tant vouâiteint po l'ardzeint, lâo faut djuï on tor.

Lâi avâi âo fond dè l'hotô on vîlho bosset pliein dè chindrès ; lè daôvès étiont à mâiti rontiès et lè sacclio assebin, que lè chindrès colâvont pè lè djeintès. Adon cé vesin fe à l'hussier que criâvè :

— Mettè-vo pas ein mise cé bosset ?

— Ma fâi cein n'ein vaut diéro la peina, se fâ l'hussier, vé tot parâi cein criâ à n'*on* franc.

— A *on* franc lo bosset avoué cein que y'a dedein, se criè.

— A *10 francs*, fâ lo vesin.

Ma fâi quand lè névâo oïront cein, sè vouâiront et sè desiront que porrâi bin lâi avâi on magot dedein, kâ l'oncllio Copineau étâi tant biannâo, et pi d'ailleu lo vesin dévessâi savâi cein qu'ein îrè, et n'arâi pas offai 10 francs d'oquie que ne vaillessâi pas 50 centimes.

— 15 francs, se font à l'hussier.

— A 15 francs po la premire !...

— 20 francs, criè lo vesin.

— 30, font lè névâo, que vollionl lo bosset coute que coute et que sont su dè lâi trovâ on part dè pions tot plieins dè dzaunets, que sont asse bons por leu què po lo vesin ; et la mise montè tant qu'à 150 francs. Lo vesin ne remet perein et s'ein va ein laisseint l'échute âi névâo que sè dépatsont dê reinvaissâ lo bosset et que trâovont po lâo 150 francs..... duè vîlhès charguès et onna crouïe pegnetta.

Un mariage nihiliste.

L'éditeur Ollendorf, à Paris, vient de mettre en vente le *Roman d'un Nihiliste*, par Ernest Lavigne. Nous croyons ce roman appelé à un vif succès. C'est un drame et un tableau à la fois, où toute la Russie palpite. L'auteur connaît bien ce pays où il a vécu de longues années.

Voici un curieux épisode de ce drame : le mariage d'un couple de sectaires :

Les fiançailles ainsi faites, le mariage réel et légal eut lieu le soir même.

Ce fut chez Serge que les noces nihilistes furent célébrées : deux femmes de la secte, l'une médecin de la faculté de Karkoff, l'autre étudiante en philologie, servirent de témoins à Vladimir ; deux hommes affiliés depuis nombre d'années et exerçant des professions libérales, servirent de témoins à Pavlovna.

Les choses se passent, en pareil cas, avec la simplicité la plus complète, sans aucun éclat, sans préparatifs : on dirait l'acte le plus ordinaire, le plus convenu, le plus indifférent.

Les assistants s'assirent et, lorsque tout le monde fut au complet, la cérémonie commença.

« Votre mariage, époux fidèles, n'est point destiné à la perpétuité de l'espèce, à la propagation d'êtres infortunés. C'est l'union spirituelle, c'est le mariage de vos intelligences et de vos idées,

» Vous mettrez vos intelligences et vos idées en commun, et vous enfanterez la vérité.

» Vous vous prêterez appui ; vous veillerez l'un sur l'autre ; vous vous surveillerez ; vous veillerez sur vos frères et vous les surveillerez.

» Vous renoncerez à tout en ce monde pour suivre le parti de la Révolution.

» Vous serez à la Révolution tout entiers ; elle sera pour vous une famille, un père, une mère, une amante, un amant, enfin tout.

» Que celui d'entre vous qui renoncera à la Révolution soit maudit ! Que celui qui la trahira soit tué ! »

Serge alors se tournant vers Vladimir :

— Homme, n'oublie pas que ta tête, ton cœur et ton bras sont à cette femme : aime-la comme tu aimes la Révolution.

Il dit les mêmes paroles à Pavlovna.

— Vous êtes unis, dit-il en finissant, mais vous êtes libres. Vous vivrez selon vos goûts et vos penchants, vous vivrez en commun ou séparés ; vous n'êtes astreints à aucun devoir, vous ne devez aspirer à aucun droit. J'ai ainsi, selon le rituel, fiancé et scellé vos intelligences à tous deux. L'avenir soit à vous !

C'est ce mariage infécond, c'est cette union stérile qu'avait voulue Pavlovna.

Pendant que Serge lisait le rituel, Vladimir ne pouvait s'empêcher de réfléchir aux paroles prononcées : il n'avait jamais mieux compris le nihilisme.

L'étendue des engagements qu'il venait de prendre lui apparût tout entière, et il eut un léger frisson quand il entendit le vœu solennel : « L'avenir soit à vous ! » Par une intuition rapide comme l'éclair et lumineuse comme lui, Vladimir eut une échappée sur les choses futures et son front s'assombrit.

Quant à Pavlovna, elle n'était pas plus heureuse à la cérémonie qui s'accomplissait, mais elle avait tenu pourtant de ce qu'elle eût lieu pour lier Vladimir plus sûrement à la cause et aussi à elle-même ; car Vladimir avait beau ne pas l'aimer, quand des formalités pareilles se sont accomplies entre deux êtres, il y a un lien invisible, et d'autant plus fort, dont on ne peut se défendre, et cette pensée la faisait sourire.

Ainsi furent mariés, selon le rite de Pétersbourg, les deux nihilistes Vladimir et Pavlovna ; dans les provinces, on ajoute certaines complications. En effet, ces mariages se font entre paysans et paysannes, et là, pour que les imaginations soient plus frappées, on recourt à des moyens plus grossiers.

Leurs noces finies, Vladimir et Pavlovna échangèrent l'anneau de fer, seul bijou permis à ces êtres glacés, à ces cœurs qui doivent être de fer et de pierre, puisqu'ils ne doivent avoir qu'un amour, celui de la rénovation sociale.

Ernest LAVIGNE.

Au Plan-des-Ouattes. — L'instructeur X. avait à la gauche d'un de ses pelotons un Allemand. Il commanda : « Tournez à gauche !... » L'Allemand n'ayant pas bien entendu, tourne à droite et les deux guides se rencontrent.

L'instructeur crie : « Remettez-vous, ça ne vaut